

Au long des nuits

ÉTUDE SUR LES VINGT-ET-UN PREMIERS SERMONS DE GILBERT DE HOYLAND SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES¹.

On pourrait appliquer à Gilbert ce que lui-même dit d'Aelred de Rievaulx, son contemporain : « Il usait de termes faciles en vue d'édifier, mais on percevait dans ses paroles la violence de la grâce qui enivre » (40, 6²). De fait, ce qui frappe le lecteur d'aujourd'hui, comme sans doute l'auditeur d'autrefois, c'est la force d'une expérience de l'amour de Dieu : elle transparaît à chaque page, dans des formules qui sonnent vrai et, par là, éveillent en nous une profondeur altérée. Autant de raisons de se plonger dans les quarante huit sermons de Gilbert et de puiser dans ce trésor offert à notre patience !

Entrer dans le texte de Gilbert, c'est entrer dans la nuit. Déjà parce que les trois cinquièmes des occurrences du terme (79 sur 123) se trouvent massés dans les cinq premiers sermons, le premier en renfermant à lui seul cinquante (soit deux cinquièmes). Ce n'est pas fortuit puisque Gilbert reprend le commentaire du Cantique là où Bernard l'a interrompu, à savoir au début du chapitre trois du Cantique. « Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui que chérit mon âme. »

« Au long des nuits » : par delà leur grand nombre³, le pluriel, utilisé une fois sur trois, dit quelque chose de la multiplicité des visages

¹ Bernard de Clairvaux meurt en 1153, laissant son commentaire sur le Cantique des Cantiques inachevé. Gilbert de Hoyland, abbé de Swineshead, en Angleterre, reçoit mission de continuer l'œuvre. On sait peu de chose de sa vie, mais quand il disparaît à son tour, en 1172, le commentaire se trouve de nouveau interrompu, jusqu'à ce qu'un autre cistercien anglais, Jean de Forde (vers 1140-1214), le mène à bonne fin.

² Pour les citations de ces sermons de Gilbert, on utilise la traduction de P.-Y. Émery, parue dans la collection *Pain de Cîteaux* (Série 3 n° 6-7) ; on indiquera seulement le numéro du sermon suivi du numéro du paragraphe.

³ Souligné à plusieurs reprises par Gilbert, cf. 1, 6 et 2, 3.

que revêt cette réalité unique, à la fois fascinante et redoutable, comme le mystère qu'elle abrite⁴.

Le premier sermon est capital, parce qu'il renferme le plus grand nombre des utilisations du terme, mais aussi parce qu'il déploie leur richesse de sens en mettant en relation les différentes situations qu'il recouvre.

Le propos de Gilbert est moins de nous faire réfléchir sur la nuit, ou plutôt sur les nuits, que de nous y faire entrer. Son commentaire des paroles du Cantique est comme une lampe offerte non pour s'arrêter et contempler un spectacle, aussi édifiant soit-il, mais pour faire un pas de plus à la suite de l'épouse. Certes, il s'agit bien de comprendre, mais pour se laisser prendre, pour être saisi à notre tour, sinon à quoi bon lire ?

Le premier sermon

Premières étapes

Au point de départ, mais il vaudrait mieux parler de point zéro, l'épouse est au plus bas. La scène s'ouvre sur un jeu de mots. L'époux « s'est échappé », *elapsus erat*, et du coup l'épouse « est retombée en elle-même », *et ipsa ad se relapsa* : plus littéralement « il a glissé loin d'elle » (*e-labor*) et « elle a glissé en arrière (*re-labor*) vers elle ». Là, elle n'a trouvé que douleur et nuit.

Gilbert décrit de façon très concrète ce coup de théâtre initial :

Après avoir connu une merveilleuse illumination, éclairée qu'elle fut par la vision de son Bien-aimé, [...] l'épouse est retombée de ces montagnes vers la vallée des larmes et vers le lit de douleur, de ces montagnes lumineuses jusqu'au lit et à la nuit (1, 1).

C'est la nuit de l'âme abandonnée à elle-même et qui prend conscience de sa totale impuissance à demeurer dans la grâce. Dès que

son Bien-aimé se retire de la sorte, lui le salut et la lumière de son épouse, [...] elle retombe sur le petit lit de sa faiblesse et dans la nuit de son ignorance (1, 1).

⁴ On trouve chez Gilbert les éléments des trois phases – purgative, illuminative et unitive – qui constituent l'itinéraire mystique habituel. Mais plutôt que de construire un système explicatif vite abstrait et artificiel à partir d'une synthèse des 123 occurrences relevées, il est préférable de suivre pas à pas le mouvement d'un texte qui n'expose pas les choses de façon déductive, mais décrit une expérience en allant toujours plus profond par approches successives.

Derrière les images utilisées – les montagnes, la vallée, la lumière, la nuit, les larmes, le lit – se dessine une expérience spirituelle. L'opposition des termes souligne l'ampleur de la chute ; leur contraste marque un retournement complet de la situation. Livrée à ses propres forces, l'âme ne rencontre qu'impasse et non-sens, sentiment de vide extrême et insupportable. Son regard intérieur s'est obscurci, placée qu'elle est devant sa finitude. Tout repère a disparu qui lui permettrait de se raccrocher à quelque chose, elle est plongée dans l'obscurité sans pouvoir en sortir.

Évoquer *la vallée des larmes et le lit de douleur* suggère le côté stagnant de la situation. L'âme est aveuglée, paralysée, clouée sur le petit lit de sa faiblesse, engloutie dans la nuit de l'ignorance ! Cette *vallée des larmes* peut rappeler la première partie du *Salve Regina*, antienne qui date du XI^e siècle et dont, au XII^e siècle, le Chapitre Général de Cîteaux prescrira le chant quotidien. Il y est question des « fils d'Ève exilés, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes ». Eux aussi sont au plus bas et leur cri s'est affaibli en un soupir, signe de l'extrémité à laquelle ils sont réduits. Ils sont comme noyés dans l'indifférencié, le sans forme de l'eau. Conséquence du péché, la séparation d'avec Dieu les a ramenés à l'abîme primordial, fait d'eau et de ténèbre (cf. Gn 1).

Loin de son sauveur, la créature limitée chute et rechute. Pour reprendre le terme utilisé par Gilbert, elle est *relapse*. Certes, il n'est pas question de péché en ce qui concerne l'épouse, mais simplement de sa condition de nature. Plus elle a été élevée par grâce, plus grande est devenue son acuité spirituelle, plus grande est maintenant sa peine d'être retombée, redescendue en elle-même, dans la nuit de son être fini.

Mais une remontée s'amorce. Même si elle débute dans une sorte d'anéantissement, cette nuit n'est pas sans issue. L'épouse va trouver la force de se remettre en route :

Cependant sur sa couche l'épouse se souvient du Bien-aimé, et, non pas au matin seulement, mais dans la nuit déjà, elle médite sur lui, cherchant Celui que chérit son âme (1, 1).

La nuit n'est pas désert vide absolu, elle est habitée, c'est la nuit de la mémoire et de la méditation. Littéralement « elle médite en lui ». L'Époux disparu est en quelque sorte rendu présent dans cette mémoire de lui qui, victorieuse, va traverser la nuit jusqu'au matin, c'est-à-dire jusqu'à ce que la lumière de la grâce se lève de nouveau sur elle.

Quand Gilbert parle de « méditer dans la nuit », il se réfère au psaume 76. Le psalmiste laisse monter l'angoisse du peuple en exil :

« Est-ce pour les siècles que le Seigneur rejette, qu'il cesse de se montrer favorable ? » (Ps 76, 8). Le thème de la quête nocturne d'un sens à tout cela dans le souvenir de Dieu et la méditation sur les merveilles accomplies autrefois en faveur de son peuple, s'entrecroise avec celui du trouble dû à la situation présente pour en venir finalement à bout dans la confiance. « Je me souviens de Dieu, [...] je me souviens [...] de tes hauts faits... » (cf. Ps 76, 4.7.13, etc.). Sans nul doute, l'épouse plongée dans la nuit repasse pareillement dans sa mémoire tout ce que le Bien-aimé a déjà accompli pour elle, gage qu'il ne peut l'abandonner même si pour l'instant il a disparu. Il est hors de question pour elle de se tourner ailleurs. Au contraire elle demeure en lui par la méditation, elle s'accroche à lui par le souvenir, et c'est comme une lutte contre les ténèbres qui l'assaillent. La nuit est lieu et temps de combat. « Elle lutte au souvenir de son Bien-aimé et de lui seul » (1, 1).

Gilbert précise aussitôt : « en raison non de sa propre faiblesse mais de son amour. » Elle a mesuré la grandeur de sa faiblesse, mais si elle n'a aucune assurance du côté de ses propres ressources, elle est sûre de celui qu'elle aime, lui seul est son appui, son amour seul suffit à la soutenir. Ainsi la lutte n'est pas désespérée, quand bien même, à vue humaine, elle paraît démesurée. Le combat n'est pas celui de la faiblesse prête à être submergée, engloutie par la nuit. Il est celui de l'amour plein d'espoir, plus fort que toute obscurité.

C'est pourquoi la méditation, encore tournée vers le passé, prend forme d'une quête orientée vers l'à-venir : « dans la nuit elle médite sur lui, cherchant celui que chérit son âme. » Elle lui donne la force de s'arracher au souvenir des dons reçus, et perdus, et de se tourner vers celui qui la fait passer, à travers la nuit, de l'avoir à l'être, attachée à lui seul, aimé et recherché au-delà des joies de sa présence ou de la douleur de son absence. C'est la nuit de la quête du seul Aimé, dans l'oubli de soi.

C'est pourquoi, passant sous silence ces joies, ces indicibles joies, elle s'écria finalement : Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui que chérit mon âme (1, 1).

Comme un refrain, la formule revient au paragraphe suivant (1, 2) montrant ce qui fait tout l'horizon de l'épouse esseulée, ce qui l'occupe toute entière. Chaque fois qu'elle la redit, quelque chose s'approfondit. Nous arrivons ainsi au cœur même de la nuit.

Le premier cercle était agité, remuée qu'était l'épouse par une fuite qui avait entraîné sa rechute dans la nuit, puis par une lutte pour garder, non ce qu'elle n'avait plus, mais la mémoire de celui sans qui elle n'est plus.

Le deuxième cercle est plus paisible, la quête gagne en profondeur. En effet, l'épouse s'enfonce dans le secret de cette nuit comme au lieu où le désir progresse vers l'étreinte du Bien-aimé.

Aussi l'épouse, qui ne se contente pas de toucher, mais désire embrasser et étreindre le Verbe de vie, s'abstient de paraître en public et choisit le secret – le secret du petit lit et de la nuit (1, 2).

L'absent est enfin nommé : c'est le Verbe de vie, ce « Jésus qu'on peut à peine atteindre dans la foule », ainsi que le rappelle Gilbert. L'épouse ne le voit plus mais elle est tendue de tout son être pour entendre sa parole de salut. « Elle choisit le secret », loin de tout ce qui pourrait constituer un obstacle. Car elle désire non plus les joies d'un contact passager mais le *tenir* et trouver *la parfaite allégresse*.

La nuit est le lieu à part, à l'écart, où peut s'accomplir cette rencontre intime. Gilbert l'affirme avec le réalisme de l'amour : « Or quoi de plus avantageux pour l'amour que la faveur d'un petit lit et de la nuit ? »

La nuit est le temps favorable à l'amour et le petit lit est la tranquillité d'un esprit dégagé de tout autre souci que celui de cette quête ardente.

Sur mon petit lit, dit-elle, et au long des nuits. Si elle le cherche au long des nuits, il me paraît qu'elle aspire non tellement à le voir qu'à l'étreindre (1, 3).

Gilbert parlait d'étreindre plutôt que de toucher (1, 2) et maintenant d'étreindre plutôt que de voir. Sans forcer le parallélisme, on pourrait dire que l'épouse a déjà touché quand elle a reçu la grâce d'une vision passagère. Elle ne veut plus cependant s'attacher à ce contact passé, dans le désir d'un bien plus durable, d'une étreinte plus étroite.

Plongée dans la nuit, elle ne peut d'ailleurs plus voir à moins que le jour ne se lève à nouveau. Or il semble que le fait d'être dans la lumière ou dans les ténèbres perde soudain son importance. L'essentiel est qu'elle soit unie à celui qu'elle aime. Gilbert reconnaît que

le meilleur, bien sûr, c'est la conjonction de l'une et de l'autre – de la vision et de l'étreinte – car elles se combinent réciproquement d'un constant accroissement de grâces (1, 3).

Mais quand la réalité de la nuit s'impose, il faut prendre exemple sur le réalisme de l'épouse qui poursuit la seule étreinte dès lors que la vision est hors d'atteinte. On perçoit ici un changement de perspective, ou plutôt une adaptation créatrice à une situation contraire pour la retourner.

Nouvelles perspectives

Gilbert commence par nous ramener au point de départ en évoquant à nouveau la nuit de l'ignorance (cf. 1, 1). Mais c'est moins pour reprendre les choses à zéro que pour les envisager sous ce nouvel angle.

La nuit de ton ignorance – ou mieux : les nuits de tes ignorances font obstacle à la vision sereine des secrets du ciel (1, 3).

Le problème est clairement posé : le pluriel souligne l'étendue sans bornes de ce non-savoir qui dérobe à la vue de l'épouse la lumière un instant entrevue. L'opacité que constituent ses limites naturelles ne lui permet pas de regarder les choses d'en haut. Elle est aveugle et pas de remède. C'est la nuit de l'incapacité foncière pour l'homme d'accéder au divin.

Cependant le propos de Gilbert n'est pas de nous mettre devant une impasse ; il veut au contraire nous découvrir un autre accès, une autre voie à notre portée.

S'il est évident que l'homme est incapable de connaître en toute clarté, il peut néanmoins « ressentir ce qui est plein de douceur », quand bien même il serait au plus fort de la nuit.

Cherche à ressentir cela si tu es incapable de le connaître. La nuit ne t'interdira pas les délices, puisque, au contraire, il lui arrive d'en être illuminée : *La nuit est mon illumination pour mes délices* dit le psaume (1, 3).

La porte ouverte dans la nuit de l'ignorance n'est plus cette fois celle de la méditation et de la lutte par le souvenir dans une quête pleine de désir, mais celle des délices d'être illuminé sans voir, de toucher sans saisir, d'accéder à la présence au cœur même de l'absence.

Toi, de même, si tu ne peux éclairer la nuit par la connaissance, essaie du moins de l'illuminer par des délices (1, 3).

C'est la nuit de l'inconnaissance, ouverte par l'amour sur l'inaccessible. La nuit est le régime de notre condition en ce monde. Mais, ajoute aussitôt Gilbert, il existe un autre mode d'appréhension offert à notre quête.

Tout ce qu'ici-bas nous ne voyons que dans un miroir et en énigme demeure totalement dans la nuit. Mais, dans cette nuit, mon Jésus peut davantage être ressenti avec douceur par quelque élan affectif que connu en toute clarté. À défaut d'être admis à le regarder, que l'on s'efforce au moins de le toucher, en cherchant le Bien-aimé sur le petit lit au long des nuits (1, 3).

C'est la nuit comme lieu d'une rencontre affective avec le Bien-aimé. Aucun sentimentalisme facile, ou pire, illusoire dans une telle affirmation. Gilbert ne propose pas une solution au rabais, un lot de consolation. La suite du texte va au contraire montrer que c'est là un rude chemin de dépouillement de soi. Pour l'instant, la situation se trouve en quelque sorte renversée, l'obstacle a disparu, bien plus il est devenu une aide. Gilbert souligne ce renversement des valeurs. Il est de taille puisqu'il va permettre à la quête de déboucher, non hors de la nuit dans la pleine lumière, mais à la lumière dans la nuit.

Mais quoi ? En vue de trouver le Bien-aimé, la nuit elle-même joue-t-elle son rôle ? Oui, elle y coopère, et de manière assez positive. Comment cela ? Quelle est la nature de cette nuit si féconde ? De même, en effet, que par le lit d'un saint repos, tu comprends le loisir, de même reconnais à la nuit le sens d'un certain oubli (1, 4).

En quoi consiste cet oubli ? La suite du texte le détaille longuement. Il faut déjà s'entendre sur les mots. Il y a nuit et nuit, comme il y a jour et jour. Quand Gilbert dit : « Tu t'étonnes que la nuit soit bonne, et le jour mauvais ? », il vise non « le jour du Seigneur » mais « le jour de l'homme, autrement dit : la faveur humaine, la gloire des hommes ». Celui qui, au contraire, « n'ambitionne pas de se faire remarquer parmi les autres, et moins encore de paraître plus que les autres », bref, qui reste en retrait par rapport au désir de se mettre ainsi en avant, celui-là demeure dans une sorte de nuit. Gilbert conclut :

Cette nuit-là, par conséquent, vaut mieux que le jour : la nuit met à l'abri du trouble, le jour y expose (1, 4).

Nous voici ramenés au cœur même de la nuit, à la nuit perçue comme lieu secret, à l'écart de l'agitation du monde (cf. 1, 2). Il ne s'agit pas de sa petite tranquillité personnelle ! Quelque chose de fondamental est en jeu. Le trouble dont il est question a une racine profonde que Gilbert met à nu en rappelant qu'à « l'origine de ce jour mauvais » il y a la faute de nos premiers parents au jardin d'Éden. Avant la chute, c'était pour eux le bonheur :

Comme ils étaient heureux durant le temps où leurs yeux restaient clos et enveloppés d'une meilleure nuit, sans connaître la démangeaison du péché (1, 4) !

C'est la nuit de l'ignorance du péché, avant que la femme et son mari cherchent à s'approprier la connaissance du bien et du mal pour ne découvrir au bout du compte que leur faiblesse, leur nudité. Ils ont préféré sortir de cette nuit originelle où le regard de l'homme reste fermé aux « perspectives pleines de séductions et aux excitations de la convoitise ». Ils ont fait le mauvais choix et se sont engagés sur

« le sentier des vices ». Dès lors, il devient difficile, pour ne pas dire impossible, d'échapper à l'éclat du trouble et à la souillure du péché.

La nuit est donc préférable à ce jour. Elle présente le double avantage de tenir cachés le monde et ce qu'il suscite, de retenir l'âme loin des occasions et des fautes, de la protéger des causes et de leurs conséquences.

Par conséquent, bonne est la nuit puisqu'elle dissimule dans un sage oubli tout ce qui est d'ordre temporel, dégageant ainsi le temps et multipliant les occasions de rechercher celui qui est éternel. Elle recouvre la convoitise, le souci, la pensée que suscite le monde (1, 5).

Cette sagesse est d'une logique implacable ! Gilbert nous rappelle qu'on ne peut donner à l'un sans retirer à l'autre : la quête de ce qui est éternel croît en raison inverse de l'oubli du temporel. Le temps pour Dieu est pris sur celui donné au monde. Il nous place ainsi devant l'alternative, bien plus il nous provoque à choisir la nuit qui s'est d'abord imposée à nous, non seulement en ne regrettant pas le jour mauvais, mais encore en le rejetant résolument.

Ce couvert, ce secret, cette cachette, grâce auxquels nous échappons à l'amour ou à l'imagination suscités par le jour du monde, grâce auxquels aussi, bien loin de rechercher le jour de l'homme lorsqu'il nous est enlevé, nous le rejetons lorsqu'il s'offre : voilà, selon ma conviction, ce à quoi maintenant l'épouse donne le nom de nuit (1, 5).

Nous retrouvons le secret favorable à l'amour évoqué précédemment (cf. 1, 2). On voit mieux maintenant ce qu'il est exactement : oubli du temporel, abri contre le péché. La nuit creuse ainsi dans l'âme un vide, une capacité qu'un seul peut remplir. Elle n'est pas une position de repli, un enfermement statique sur soi, mais l'envers d'une ouverture pareillement croissante aux choses de Dieu.

Ce dynamisme apparaît dans la gradation qui existe entre l'ombre et la nuit. D'abord l'épouse a désiré s'asseoir à l'ombre du Bien-aimé ; maintenant elle fera mieux de le chercher dans la nuit.

Que ce soit pour toi l'occasion de percevoir ici le sens à donner au terme de nuit à ceci près que ce terme-ci, par rapport à celui d'ombre, évoque des cachettes plus profondes, des lieux plus retirés et plus propices à la quête de Dieu et à la contemplation (1, 5).

Plus la nuit est profonde, mieux se découvre l'invisible car alors le visible ne fait plus obstacle. Et le visible ici, c'est tout ce qui détourne l'homme de l'essentiel, tout ce qui le tire à l'extérieur, loin de celui qui l'attend au-dedans. La nuit est lieu de révélation du mystère que le jour cache par trop de vanité.

En parlant d'ombre, comprends un certain oubli des réalités visibles, et sous le terme de nuit leur complet oubli (1, 5).

La nuit est complète lorsqu'ont disparu non seulement ces réalités invisibles mais jusqu'à leurs représentations.

Bonne, vraiment, est la nuit quand les vaines imaginations cessent de tourmenter l'âme et de l'occuper, et quand elles disparaissent du regard de celui qui cherche le Bien-aimé (1, 5).

La fin de la citation montre la correspondance qu'il y a entre cette disparition et l'orientation profonde de l'être intérieur. Or il faut une plus puissante attraction pour arracher l'âme à ce qui l'attire ainsi à l'extérieur et seule la forte attirance de l'amour y parvient.

Un tel amour établit cette nuit puisqu'il ne regarde à rien d'autre et prétend ne rien connaître d'autre tant qu'il est tout entier à soupirer vers celui qu'il chérit (1, 5).

C'est la nuit de l'âme uniquement polarisée par l'aimé et qui ne voit plus que lui.

Mais il y a un autre jour...

Gilbert vient d'opposer longuement la nuit au jour de l'homme, mais il y a un autre jour face auquel les nuits se multiplient pour concourir à faire entrer l'épouse plus profondément encore dans l'amour de l'Époux.

Au long des nuits, dit-elle. Nombreuses sont ses nuits : non, elle ne connaît pas une nuit unique et prolongée. C'est que ses nuits sont fréquemment interrompues par la présence de l'Époux. Quand il est là, il fait clair ; quand il s'en va, il fait nuit. Voilà pourquoi sont nombreuses les nuits de l'épouse, car multiples sont les occasions où l'Époux se dérobe, où il se cache (1, 6).

Pour la troisième fois nous sommes ramenés au point de départ, à la nuit de l'absence, ou plutôt aux nuits de l'absence, et leur multiplication accentue encore celle-ci. Elles sont d'autant plus « nuit » qu'il y a eu ce jour et qu'il est passé. Quand il n'y a que la nuit on ne sait plus ce qu'est le jour, mais quand le jour a précédé, on mesure ce qu'est la nuit. Comme la première fois l'Époux a disparu (*elapsus*, cf. 1, 1) et il n'apparaîtra à nouveau que pour disparaître. C'est la nuit comme expérience réitérée du manque, de la privation.

Pourtant, le retrait de l'Époux n'a pas pour but de plonger l'épouse dans le désespoir. Certes, comme on l'a vu plus haut, il provoque une douleur, une blessure, mais relative à, c'est-à-dire en relation avec ce qui se noue entre eux à la faveur de ces allées et

venues. Parler de nuits nombreuses signifie que l'Époux la laisse souvent seule, mais c'est aussi affirmer que quelque chose se passe, ou, plus précisément, que quelqu'un passe qui met fin, momentanément, à la nuit. La nuit est devenue plurielle parce qu'elle est déjà minée, criblée par le jour. Loin de signifier l'abandon, elle se révèle ainsi lieu de l'action mystérieuse du Verbe en son épouse moins passive que dépassée.

De fait, derrière cette alternance se dessine toute une pédagogie. En faisant prendre conscience à l'épouse de ce qu'elle est par nature, quand elle est laissée à ses seules forces, les nuits grandissent son attachement au Bien-aimé lorsqu'il est là et qu'il fait jour. À l'inverse, le jour, en lui montrant ce qu'il advient d'elle par grâce, la porte à le chercher encore durant la nuit. Connaissance de soi et connaissance de Dieu progressent de pair. L'éclatement de la nuit sort aussi l'épouse de l'ignorance. Il donne un nouvel élan à sa quête. Le passage incessant de la nuit au jour et du jour à la nuit se révèle finalement facteur de croissance spirituelle et, partant, de bonheur : « Heureuse, oui, celle qui s'attache au Bien-aimé tout le jour, et qui le cherche toutes les nuits. » C'est la nuit comme lieu de transmutation, de transformation profonde.

La nuit et le jour, Dieu et la créature, sont en même temps éloignés, à l'opposé l'un de l'autre, et étroitement liés, en relation l'un avec l'autre. L'expérience de la séparation, de l'absence, fait mesurer à l'épouse le caractère vital, indispensable de ce qui l'unit à l'époux. Si bien que ses absences renforcent et approfondissent son lien avec lui. Elle progresse ainsi dans cette union pour laquelle elle a été créée et qui est comme la pointe intérieure dont les nuits sont le contrepoint extérieur. Leur émergence révèle une blessure d'amour, leur multiplicité renvoie à un unique désir.

Si l'exemple de l'épouse est pour nous un stimulant, Gilbert ne cache pas le prix à payer.

Qu'elles suscitent ton zèle, ces paroles, toi qui les entends ; instruit alors par l'exemple de l'épouse, lève-toi à ton tour dans la nuit, *au commencement des veilles et répands ton cœur* pour qu'il se liquéfie et se mette à courir, à accourir jusqu'en présence de ton Dieu (1, 6).

La nuit est lieu de dépouillement, de purification dans la quête du Bien-aimé ; le cœur doit se répandre, se vider de lui-même pour devenir pure capacité pour l'unique présence de Dieu. Le verbe *courir*, repris et renforcé par *accourir*, montre qu'il faut consacrer à cette tâche toute son ardeur, sans relâche. L'ardeur de l'épouse se trouve renouvelée dans la certitude que la lumière se lèvera.

Cherche ton Bien-aimé au long de chaque nuit. Que dis-je : au long de chaque nuit ? Consacre toutes tes nuits à cette entreprise. N'aie de cesse ni de repos jusqu'à ce que paraisse comme une splendeur ton Bien-aimé et que pour toi il s'allume comme une lampe. Tu pourras alors reprendre ce mot de Paul : *La nuit est avancée, le jour est tout proche* (1, 6).

La suite de la citation paulinienne précise que la nuit débouche ainsi sur le jour dans la mesure où elle n'a rien à voir avec le péché.

Mais la suite : Rejetons les œuvres des ténèbres, ne saurait convenir à cette nuit. Celle-ci, en effet, ignore les œuvres des ténèbres ; elle procure bien plutôt une lumière à ceux qui demeurent dans une sorte de combat pour chercher le Bien-aimé.

Une telle nuit fait donc place à la lumière en maintenant éloigné, dans un combat incessant, ce qui mène au péché. En luttant pour garder ardente la lampe de la vigilance, elle est victoire sur les ténèbres extérieures.

Nous retrouvons ainsi le cœur même de la nuit : la nuit comme abri, cachette, qui dérobe au regard tout ce qui détourne de l'essentiel.

Bonne est la nuit, oui vraiment, quand elle te dérobe au trouble et à l'invasion des imaginations [...]. Il fait assez nuit pour que tu n'aies à leur égard ni attention ni regard (1, 6).

Inversement, s'éclaire ce qui favorise la quête. C'est une nuit vide de tous les fantômes et qui peut alors devenir réceptacle ; elle est attente d'une plénitude.

« Pour autant, dans cette nuit ne s'éteindra pas la lumière qui t'est nécessaire pour chercher le Bien-aimé. » Quelle est cette lumière ? Gilbert répond indirectement en insistant bientôt sur le souci de garder une *bonne conscience*. Celle-ci, conjointe à un *cœur pur*, est l'instrument adéquat qui permet à la charité de s'épanouir en quête du Bien-aimé. Au terme, la nuit apparaît à la fois obscure et lumineuse. L'âme est devenue aveugle aux convoitises du monde, mais ses yeux sont grands ouverts à celui qu'elle aime.

Puissé-je pour ma part dénombrer à mon profit de pareilles nuits, si obscures, et pourtant si lumineuses (1, 7).

Le sermon commencé dans les larmes se termine sur une perspective de bonheur.

Qui parmi nous se glorifiera de ne connaître que de telles nuits ? Quel qu'il soit, il est heureux, puisque toutes ses nuits prennent un tel cours et qu'à ce couvert il ne fait rien de ce qui mériterait précisément d'être recouvert (1, 7).

Dans cette nuit l'homme est heureux, il a retrouvé le bonheur perdu par nos premiers parents, non en revenant en arrière, mais en allant de l'avant, en suivant le cours de ces nuits qui le font progresser, loin du péché, vers la lumière. Le *couvert* offert par la nuit n'est pas une volonté peureuse de se boucher les yeux sur notre condition pécheresse. Il est rejet de toute convoitise pour un regard uniquement tourné vers celui qui nous arrache aux ténèbres et fait lever sur nous l'aurore du salut. *Faire ce qui mériterait d'être recouvert* serait au contraire s'aveugler et replonger dans une obscurité sans issue. Gilbert nous invite à préférer la nuit où s'opère la réconciliation de l'homme avec lui-même dans le feu de l'amour de Dieu. L'âme-épouse ne sait alors plus voir que le Bien-aimé.

Le deuxième sermon

Le deuxième sermon poursuit le commentaire du même verset du Cantique : « Sur mon petit lit, au long des nuits, j'ai cherché Celui que chérit mon âme. » Il n'est donc pas étonnant que le terme de *nuit* revienne à nouveau et souvent, même si ses occurrences sont moitié moins nombreuses que dans le premier sermon (24 au lieu de 50). Mais la grande différence est que, cette fois, le mot revêt, dans la plupart des cas, une connotation négative. Alors que, jusqu'ici, la nuit était celle de l'absence de l'époux, lieu de purification, d'illumination et d'union, elle est présentée maintenant dans sa dimension extérieure, comme lieu où sévit le tumulte et la tribulation, en opposition avec le repos intérieur d'une conscience pure.

Au dehors la nuit, au dehors le tumulte, mais à l'intérieur la tranquillité, semblable à un petit lit de repos [...]. C'est à la nuit que renvoie la tribulation, au petit lit que se rapportent l'espérance et la joie (2, 2).

La nuit précédente « ignorait les œuvres des ténèbres (cf. 1, 6) et mettait à l'abri du trouble (cf. 1, 4) ». Celle-ci est au contraire suspecte, car pleine des ténèbres de l'orgueil qui fausse toute appréciation.

L'esprit en paix s'avère bel et bien un petit lit, mais dans la mesure où il ignore tout orgueil : qu'il soit tranquille mais non pas élevé, qu'il entretienne envers soi-même de bonnes pensées mais non point des goûts de hauteur, et qu'il continue à considérer comme plus suspecte que tout la nuit d'un jugement mal assuré (2, 3).

C'est la nuit du péché avec son cortège de perturbations. Elle multiplie les assauts, les menaces. Face à elle, le seul recours pour la conscience est de demeurer sous le regard du Seigneur.

Dans un premier temps, l'âme a dû accomplir tout un itinéraire, au cours duquel la nuit où elle était tombée suite à l'absence de l'Époux est peu à peu devenue lumineuse. Elle a maintenant intégré cette autre face de sa présence au point qu'elle ne lui parle plus que de jour. Assurée d'un amour dans lequel elle se repose, l'épouse n'en perçoit que mieux cette autre nuit ténébreuse qui l'entoure mais ne peut rien contre elle tant qu'elle demeure dans la seule espérance d'être unie à celui qu'elle aime. En lui elle ne craint rien. Elle sait que des nuits de ce genre sont aussi inévitables que passagères.

Après avoir parlé du petit lit, le texte ajoute en effet : *au long des nuits*. Nombreuses sont les nuits, unique le petit lit. Nombreuses en effet les tribulations des justes, ce qui ne les empêche pas, comme s'ils ne les ressentaient ni ne les regardaient, de dormir et reposer sur leur unique petit lit – dans cette unique espérance en laquelle nous avons été appelés et qui est celle de notre vocation. Les nuits passent et succèdent aux nuits, mais eux ne quittent pas le petit lit de leur tranquillité jusqu'à ce que soit passée toute inquiétude. Nombreuses sont les nuits, profondes les ténèbres : pour autant ils ne redoutent pas la profondeur de la nuit, ni ne se laissent troubler, car leur espérance est dans le Seigneur (2, 3).

L'âme est ainsi solidement ancrée dans celui qu'elle aime. Elle sait qu'elle est dans la bonne nuit, celle où elle progresse vers l'union au Seigneur, et non dans la nuit du péché qui cherche à l'en détacher. Elle est maintenue inséparablement en lui par le lien de l'espérance et celui-ci va s'exprimer dans la louange :

Non, ils ne redoutent pas les nuits, eux qui reposent sur le petit lit de cette espérance-là, car il sait, lui, faire monter des poèmes dans la nuit de la tribulation : oui, dans la nuit, il envoie son chant (2, 3).

On rejoint ici le souvenir méditatif qui avait relancé la quête de l'épouse tombée dans la première nuit après la disparition du Bien-aimé. La certitude de n'être pas abandonnée, désormais bien affermie, s'exprime dans un chant de confiance. Celle qui chante n'a pas peur, mais elle rejoint ainsi celui qui l'habite et garde vive sa flamme au cœur des ténèbres. Elle est unifiée en lui, si bien que rien ne peut disloquer son assurance et donner prise à la nuit. Bien plus, c'est comme si la multiplicité des nuits hostiles renforçait cette unique assurance qu'elle puise en lui.

Et Gilbert de conclure :

Nous avons ainsi compris pourquoi l'épouse parle de nuits, et pourquoi de plusieurs ; comme aussi pourquoi il est question d'un petit lit, et pourquoi celui-ci est unique (2, 3).

Nous avons donc fait un pas de plus par rapport au premier sermon où le point de départ était la nuit de la faiblesse : nuit tout intérieure quand l'épouse fait l'expérience que sans l'Époux elle ne peut rien. Pareille faiblesse est inhérente à notre condition pécheresse.

Suffisamment dure serait déjà cette condition si elle n'était caractérisée que par la corruption. Or voici que maintenant l'adversité s'ajoute à la faiblesse ; le malheur redouble : au petit lit s'ajoute la nuit, à la faiblesse l'adversité (2, 5).

C'est la nuit extérieure qui s'oppose à l'avènement du jour, et celle-là, impossible de la retourner, de la faire coopérer à la grâce. Pourtant l'épouse n'est pas paralysée par la crainte : une telle nuit est tout le contraire de l'amour, c'est pourquoi elle ne peut lui faire obstacle, étant chassée par lui.

L'épouse n'est donc pas retenue par son petit lit ni terrorisée par la nuit ; non, mais sur son petit lit et au long des nuits elle cherche Celui que chérit son âme (2, 5).

En appliquant cette parole aux frères cloîtrés, Gilbert nous montre où se trouve une telle force paisible : dans l'humilité, en opposition à l'orgueil qui a permis à la nuit du péché de se déployer.

Cette parole semble avant tout celle des frères cloîtrés : à l'abri des sollicitations, ils sont par ailleurs comme perdus et cachés dans une multitude, bénéficiant d'une part d'un petit lit, et affrontant d'autre part l'obscurité de la nuit. Dans un certain sens, en effet, quelle que soit la haute manière de vivre de n'importe lequel d'entre eux, elle demeure cachée, là où, dans sa totalité, la multitude des frères s'élève vers une égale hauteur [...]. *Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur.* [...] Un tel homme possède donc son petit lit dans la tranquillité, et passe la nuit dans l'humilité. Les soucis, avec leurs morsures, ne volent pas autour de lui, les inquiétudes, avec leurs injures, ne l'exaspèrent pas. Mais tout lui est petit lit et nuit, tout lui est paix et repos, et retraite sûre.

La nuit du péché ne peut rien contre celui qui *reste ainsi caché et ne cherche pas sa propre gloire mais rapporte au Seigneur sa grâce* et ne recherche que lui. On retrouve là le secret de la nuit du premier sermon, quand l'âme oublie tout ce qui n'est pas celui qu'elle aime.

Si elle se réfère et au petit lit du repos et au repaire de la nuit, c'est pour se souvenir inébranlablement de Celui qu'elle chérit, le goûter avec pureté, en éprouver la tendresse (2, 6).

Cette nuit-là met à l'abri de l'autre et Gilbert souligne qu'il ne suffit pas de lutter contre celle-ci si l'on ne s'enfonce pas davantage dans celle-là. C'est la nuit où, au-delà de l'expérience sensible, seront peut-être révélés à l'âme quelques secrets divins.

Et s'il est donné d'apercevoir des mystères plus grands et plus secrets de la divine Majesté, cela ne diffère en rien du petit lit ni de la nuit, pour peu qu'on lève un regard contemplatif vers la plénitude à venir, sans s'arrêter à la réalisation actuelle de la perfection humaine (2, 7).

Mais déjà maintenant la quête du Bien-aimé dans le secret de la nuit anticipe la jouissance des biens futurs.

Voilà pourquoi il nous faut redescendre des mystères jusqu'à la pratique de la vie. Disons alors que chercher le Bien-aimé sur le petit lit au long des nuits consiste pour nous, une fois dépassés le tumulte du cœur et les mouvements de la chair et oubliés le repos et les réalités présentes, à percevoir certaines premières délices de la douceur à venir (2, 8).

Ce deuxième sermon montre combien la nuit des tribulations extérieures, loin d'entraîner l'épouse dans les ténèbres du péché, l'enfonce davantage dans le secret d'une autre nuit, intérieure, bien plus profonde, celle où elle ne fait qu'un avec l'Époux. Gilbert termine là le commentaire de cette première partie nocturne du verset 1 du chapitre 3 du Cantique. Il s'est agi d'aimer, ce qui s'est traduit dans une quête favorisée par la tranquillité d'esprit et l'oubli du temporel.

La cause dans le fait d'aimer, l'acte dans le fait de chercher. Quant à l'opportunité et à l'occasion, elles sont signifiées par le petit lit et la nuit (2, 8).

Le troisième sermon

Avec le troisième sermon qui commente la seconde partie du verset 3, 1 du Cantique, – « Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé » – les occurrences du mot *nuit* tombent à trois.

L'épouse commence par faire en quelque sorte le point de la situation : celle-ci est déplorable. La disparition de l'Époux l'a laissée sans forces, elle ne voit plus clair en elle-même, elle est comme disloquée, dissoute, en perte d'identité.

Ces trois réalités qui étaient avec toi t'ont quittée : la force, la vérité, l'accord avec soi-même. De fait, comment la force trouverait-elle place sur un lit de douleur, la lumière dans la nuit, l'accord avec soi-même dans la division et la séparation ? (3, 1).

Nous sommes ramenés là au point zéro du premier sermon, à la nuit de l'âme abandonnée à elle-même et qui, séparée de celui qui est tout pour elle, se sent retourner au vide et à l'informe du chaos originel. Vient alors l'inévitable questionnement : celui qui est tout amour peut-il vouloir pareille désolation pour celle qui aspire à lui de tout son être ?

Gilbert rappelle alors que « toutes choses ont un temps ». Il y a un temps pour l'absence et un temps pour la venue et ces deux temps sont corrélatifs l'un à l'autre ; on pourrait presque dire qu'ils sont l'un dans l'autre, nonobstant l'espace qui les sépare et permet le passage de l'un à l'autre.

Quel sera donc le temps le plus favorable pour embrasser, sinon la nuit ? Plus encore : qu'est-ce qui sera le plus favorable aux embrassements ? Le lieu du petit lit ou le temps de la nuit ? (3, 3).

Le temps de la nuit, de l'absence, met l'âme dans les conditions favorables à la venue du Bien-aimé en la mettant en route vers lui, en la faisant passer de ses propres limites, de ce qu'elle est, à lui seul, à ce qu'il est.

Le cinquième sermon

Plongée dans la nuit intérieure, l'épouse en route vers l'absent se heurte à l'autre nuit, décrite dans le deuxième sermon, celle du péché qui cherche à la circonvenir comme la prostituée aux aguets pour piéger sa proie.

Une telle femme t'est dépeinte dans les Proverbes : ce jeune insensé qui traverse la place, elle l'aborde dans un coin, au déclin du jour, dans les ténèbres et l'ombre de la nuit ; ornée comme une prostituée, parée de manière à capturer les âmes, elle va et vient en bavardant, tendant ses pièges tantôt dehors, tantôt sur les places, tantôt dans les coins (5, 3).

On voit nettement à présent qu'il y a deux sortes de nuits, celle du dépouillement intérieur qui creuse l'âme pour la rendre capable d'accueillir l'Époux, et celle des tentations extérieures qui cherchent à la séduire et à la détourner de lui.

De fait, la nuit, le coin, la parure d'une prostituée signifient pour moi je ne sais quoi d'obscur, de tordu, de faux (5, 3).

Tout va se jouer entre ces deux nuits qui entraînent deux mouvements inverses – l'un de rapprochement, l'autre d'éloignement – jusqu'à l'union ou la séparation absolue ! Le danger pour l'âme vient pourtant de leur proximité, étant donné que plus elle s'enfonce dans la première, plus elle est exposée à la seconde, car elle a perdu tous ses appuis humains. Elle avance au milieu des pièges, acculée hors d'elle à celui qu'elle cherche sans l'avoir encore trouvé.

Le quinzième sermon

Pour combattre cette nuit extérieure qui cherche à la circonvenir, l'âme n'est pas sans armes. Le quinzième sermon insiste longuement

sur le puissant secours que constitue *la parole sacrée*. Elle est une épée efficace en toute occasion, même les plus imprévisibles, et il ne faut pas hésiter à y recourir.

Chacun d'eux porte son épée contre sa cuisse, en raison des craintes que suscite la nuit (Ct 3, 8) : des chutes soudaines, des événements imprévus (15, 5).

Gilbert précise alors le caractère fondamentalement pervers des causes de chute qui menacent l'épouse en quête du Bien-aimé.

C'est une sorte de crainte due à la nuit que l'Apôtre désigne en ces termes : *Si un homme est surpris en quelque faute...* Nocturne, en effet, tout ce qui se présente par surprise et soudainement ; nocturne aussi ce qui survient de manière insidieuse. C'est pourquoi l'apôtre dit encore : *Ne nous laissons pas circonvenir par Satan : nous n'ignorons pas ses ruses*. Ailleurs encore le même Paul redoutait la crainte de la nuit : *Je redoute, disait-il, que, à la manière dont le serpent séduisit Ève, vos pensées ne se corrompent loin de la simplicité qui est dans le Christ* (15, 5).

C'est un combat qui la dépasse car, au-delà de ses défaillances personnelles, il la met aux prises avec le principe même du mal, c'est pourquoi il faut lui opposer un moyen spirituel plus fort.

Contre sa cuisse, et non en raison d'elle, mais *en raison des craintes dues à la nuit*, car il n'a peut-être pas à lutter contre la chair et le sang – ce que signifie la cuisse – mais contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres. Ainsi, en raison des craintes dues à la nuit, la lutte s'en prend aux puissances du mal (15, 6).

En retranchant en l'âme ce qui fait obstacle à l'action de la grâce, la parole de Dieu éloigne cette emprise du prince des ténèbres.

Ces épées, qui sont celles de la Parole, et qu'on porte contre la cuisse en raison des craintes dues à la nuit, ou bien elles transpercent les penchants dépravés de la chair, ou bien elles retranchent la passivité du cœur craintif (15, 9).

L'âme est alors ouverte à une autre nuit ; délivrée de la crainte elle peut passer à l'amour. Car une autre lutte l'attend, pacifique celle-là, dans un autre corps à corps, celui de l'amour. Comme le dit déjà la citation précédente, il ne s'agit plus de s'en prendre aux forces invisibles, mais à soi, dans ses ultimes hésitations. La blessure n'est plus alors cause de faiblesse, mais source d'une douceur ineffable ; elle ouvre au cœur de l'être le passage à l'Aimé.

Quant à toi, ces épées te blessent plus suavement, de telle manière que, transpercée d'amour, tu n'éprouves plus la crainte due à la nuit et ne connais plus aucune séquelle d'une crainte froide, mais que

tu passes toute entière dans l'élan d'un amour enflammé. Car tu as été dédiée à ce seul office de l'amour et tu es destinée à monter jusqu'à ce lieu de l'amour qu'est la couche du Bien-aimé, le lit du véritable Salomon : Jésus le Christ, qui vit et règne pour tous les siècles des siècles (15, 9).

Le vingt et unième sermon

L'épouse ainsi libérée des derniers liens, des ultimes ténèbres, peut entrer dans le secret de l'amour, dans la nuit lumineuse propice à l'union, déjà rencontrée dans le premier sermon. Commentant le verset du Cantique : « Tes yeux : ceux des colombes – sans rien dire de ce qui se cache au-dedans » (Ct 4, 1), Gilbert affirme :

Dieu bon, que de lumière et de délices dans ces cachettes ! Quel débordement de bonheur dans ces lieux retirés ! Puissent de semblables cachettes se refermer sur moi pour qu'avec le psaume (Ps 138, 11) il me soit possible de dire : *Cette nuit est mon illumination pour mes délices* (21, 6).

Abbaye Notre-Dame d'Ubexy
F – 88130 CHARMES

Christine APTEL, ocsa
abbesse